

MONIKA KULESZA

Université de Varsovie

---

ENTRE LA MORALE, LA GALANTERIE ET LE BURLESQUE :  
LA NOUVELLE HISTORIQUE  
DANS LES ANNÉES SOIXANTE-DIX DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

La seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle constitue un moment clé pour le développement de la prose romanesque. Le nombre de romans augmente considérablement et les ouvrages théoriques visent de plus en plus souvent à légitimer le roman et pas seulement à le critiquer. De plus, l'histoire, présente bien avant dans les ouvrages de fiction, commence à y jouer un rôle majeur et les auteurs annoncent souvent dans le titre le caractère historique de leur ouvrage. Ce sont les années soixante-dix du siècle qui constituent le début de cette mode dont Saint-Réal est le représentant exemplaire avec *Dom Carlos, nouvelle historique* datant de 1672. Dans les années soixante-dix, il y a encore treize ouvrages qualifiés ainsi par leur auteur, ensuite on en trouve onze dans les années quatre-vingts, et vingt-deux dans les années quatre-vingt-dix<sup>1</sup>.

Puisque la terminologie littéraire n'est pas fixée et la distinction entre les différents genres romanesques pose des problèmes, les nouvelles historiques sont aussi appelées *nouvelle galante*, *histoire*, *Annales* ou *mémoires*. Si on se réfère à l'ensemble des ouvrages répondant aux critères de la nouvelle historique répertoriés par Christian Zonza<sup>2</sup>, il y en a quinze dans les années soixante, trente-neuf dans la décennie qui nous intéresse, quarante dans les années quatre-vingts et soixante-quinze dans les années quatre-vingt-dix du XVII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Ch. Zonza, *La Nouvelle historique en France à l'âge classique (1657-1703)*, H. Champion, Paris 2007, pp. 577–597.

<sup>2</sup> *Ibidem*, pp. 577–597.

La nouvelle historique est à l'époque le genre romanesque majeur. Même si ces nouvelles sont généralement écrites sur le même modèle — un ou plusieurs événements historiques sur lesquels se greffe la fiction —, la variété de tons et d'effets stylistiques, la richesse des connotations à d'autres genres (maximes, mémoires, annales, manuels de cour, poèmes, lettres...) font de la nouvelle historique un genre au carrefour des genres.

Quel rapport entretient un texte annoncé comme historique avec la morale ? Quel rôle y joue la galanterie et le burlesque, deux principes esthétiques qui semblent s'associer mal avec un ouvrage historique ? La morale, la galanterie et le burlesque jouent-ils un rôle dans le grand enjeu de la nouvelle historique, celui de concilier la grande Histoire, synonyme de vérité, avec la fiction, synonyme de mensonge ? Trois ouvrages: *Dom Carlos* de Saint-Réal (1672), *Les Annales galantes* de Mme de Villegaignon (1670) et *Le Prince de Condé* d'Edme Boursault (1675) vont illustrer mon propos. Ils représentent trois types de nouvelles historiques qui, tout en gardant les caractéristiques générales du genre, développent et mêlent chacune des aspects originaux.

Parmi les trois romanciers, Saint-Réal est considéré comme moraliste et ses contemporains admirent son habileté « qui est de faire de solides réflexions sur la conduite des hommes »<sup>3</sup>. Faire de l'*histoire romancée*, imaginer ce qui aurait pu se passer ou ce que le personnage historique aurait pu ressentir, tel est l'objectif de l'auteur de *Dom Carlos*.

En 1671, Saint-Réal publie un ouvrage intitulé *De l'usage de l'histoire*. Il y soutient que les aléas politiques restent inaccessibles et que seul l'usage moraliste de l'histoire est profitable : « Le véritable usage de l'Histoire ne consiste pas à savoir beaucoup d'événements et d'actions, sans y faire aucune réflexion. [...] Savoir l'histoire, c'est connaître les hommes qui en font la matière »<sup>4</sup>. Pour un romancier-moraliste comme lui, l'histoire est l'étude des mœurs, des motivations humaines. Les grands événements historiques ne fournissant qu'une toile de fond, il recourt aux anecdotes, à sa connaissance du cœur de l'homme et de la psychologie. La conception de Saint-Réal est profondément pessimiste car les motifs des actions humaines ne sont jamais honorables. Chez lui, comme chez La Rochefoucauld, ce que les gens font résulte de leurs ambitions, amour-propre, jalousie, vanité ou intérêt.

*Dom Carlos* illustre bien les idées de Saint-Réal exposées dans son traité théorique. Les faits cités par le romancier restent exacts : en 1559, Philippe II d'Espagne épouse en troisième noces Élisabeth de France, une jeune princesse qu'il avait d'abord destinée à son fils d'un premier mariage, Dom Carlos. Dom

<sup>3</sup> P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 1697, cité par G. Dulong, *L'Abbé de Saint-Réal. Étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVII<sup>e</sup> siècle*, Slatkine, Genève 1980, p. 268.

<sup>4</sup> Saint-Réal, *De l'usage de l'histoire*, texte présenté par R. Démoris et Ch. Meurillon, collaboration Ch. Descamps, Groupe d'études et de recherches sur la littérature des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Université de Lille III, Lille 1980, p. 27.

Carlos et Élisabeth meurent tous les deux en 1568. Le romancier cite de nombreuses sources historiques : de Thou, Aubigné, Brantôme, Campana, Mézeray et bien d'autres. Les apparences de l'objectivité sont donc gardées même si le romancier cite seulement les sources antiespagnoles car elles sont plus conformes à son interprétation de l'histoire. Au sein même de la nouvelle, il polémique contre les historiens espagnols : « Quoi que les historiens d'Espagne aient dit des emportements et des faiblesses de ce prince, pour noircir sa mémoire et justifier son père, il est certain qu'il ne lui sortit qu'une seule chose de la bouche qui pût passer pour plainte »<sup>5</sup>.

Les grands événements sont présents dans toutes les nouvelles. Chez Saint-Réal, le traité de Cateau-Cambrésis, l'Inquisition et ses procès, les problèmes en Flandre etc. sont exploités dans l'intrigue. Ces derniers, par exemple, constituent une pomme de discorde entre le roi et son fils. Mais pour plaire à son lecteur, Saint-Réal invente une intrigue amoureuse fictive entre Dom Carlos et Élisabeth, il y ajoute la jalousie terrible du vieux roi, et le conflit entre Philippe II et son fils passe du niveau politique au niveau passionnel. La jalousie du roi explique la mort de Dom Carlos. En réalité, il est mort d'une maladie lors de son emprisonnement pour raisons d'État. De même, Élisabeth meurt dans le roman empoisonnée et non pas en couches. Un meurtre, surtout si rien n'est prouvé, est une hypothèse alléchante à une époque où la France et l'Espagne sont en conflit.

Malgré quelques apparences, Saint-Réal fait peu de cas de l'exactitude historique. Il change la chronologie et adapte l'Histoire aux besoins de la fiction et au goût des lecteurs. L'ambiance morose de la cour d'Espagne, les intrigues des courtisans, la tyrannie du roi, l'oppression du prince amoureux et le malheur de la reine française abandonnée au milieu des ennemis espagnols, toute cette peinture répond à l'attente du public français et reste humainement vraisemblable. Même si les motifs passionnels sont inventés, ils expliquent les événements de manière plausible et surtout conforme à l'usage moraliste de l'histoire.

L'ouvrage de Mme de Villedieu, un recueil de huit nouvelles, est paru anonymement deux ans avant *Dom Carlos*. C'est elle qui la première a eu l'idée d'ajouter une table des matières historiques à son ouvrage. Elle assure que « ce qu'il y a d'ajouté à la vérité de l'Histoire est aisé à remarquer par le lecteur »<sup>6</sup>, elle y explique le caractère à la fois historique et fictif de ses *Annales galantes* et loue sa propre façon d'entremêler les deux : « Si le lecteur prend la peine d'examiner cette histoire, il trouvera l'invention mêlée avec la vérité d'une manière assez ingénieuse, le fond en est presque tout historique et la fable dont il est orné a des

<sup>5</sup> Saint-Réal, « Dom Carlos », [dans :] R. Guichemerre (dir.), « *Dom Carlos* » et autres nouvelles françaises du XVII<sup>e</sup> siècle, Gallimard, Paris 1995, p. 258. Désormais toutes les références à cette édition seront présentées dans le texte sous la forme suivante : (DC 258).

<sup>6</sup> Mme de Villedieu, *Les Annales galantes*, texte établi et présenté par G. Letexier, Société des Textes Français Modernes, Paris 2004, p. 357. Désormais toutes les références à cette édition seront présentées dans le texte sous la forme suivante : (AG 357).

couleurs vraisemblables et toutes prises des réflexions de l'Histoire même » (AG 358). En effet, Mme de Villedieu invente les motifs passionnels qui guident ses héros et modifie l'Histoire en l'adaptant à ce que la fiction impose, mais elle garde la vraisemblance, la vérité psychologique des caractères et essaye de s'écarter le moins possible des sources historiques.

La romancière fait précéder son ouvrage d'un avant-propos. Elle revendique le droit de reconstituer les paroles que les protagonistes de l'histoire auraient pu prononcer, elle est persuadée que le caractère des gens et les passions sont toujours les mêmes indépendamment de l'époque et que la connaissance du cœur reste une science universelle. Selon elle, le sens moral transmis par chaque histoire justifie la présence des crimes qu'on doit montrer avant de les punir, mais elle revendique surtout le droit de ridiculiser le vice pour mieux le dénoncer. Mme de Villedieu, tout comme son ami Molière, s'avère une moraliste enjouée dont le sens de l'humour et l'esprit ironique constituent une arme efficace dans le combat livré aux défauts humains.

Au moment de la parution des *Annales galantes* et de *Dom Carlos*, le lecteur commence à prendre l'habitude de voir des personnages illustres dans une fiction. Avant même Saint-Réal, Mme de Villedieu cherche une nouvelle façon de traiter l'Histoire. Dans *Le Journal amoureux*, roman qui précède *Les Annales galantes*, les événements historiques sont encore un simple décor qui, par son authenticité, rend vraisemblable l'invention romanesque. Dans *Les Annales galantes* et ensuite dans *Les Désordres de l'amour*, l'Histoire devient une matière à réflexion, à interprétation. Les avis aux lecteurs prouvent la nécessité d'expliquer cette nouvelle approche qui, pourtant, était celle des historiens de l'époque.

Mme de Villedieu souhaite expliquer les événements historiques par des causes secrètes, par les sentiments cachés des Grands. Dans « La Religieuse » dont l'action se passe au Moyen Âge, elle invente une rivalité amoureuse entre l'Empereur Frédéric Barberousse et son fils Henri. Leur amour pour Constance, la nièce du pape Alexandre III, aurait produit des changements politiques importants :

Rome pillée, le Pape contraint d'abandonner le Saint-Siège pour chercher un asile en France, des anti-papes élus, les foudres de l'Église lancées : tout cela, dis-je, ont été les suites funestes d'un amour si fatal ; mais, de tant d'incidents fameux qui sont rapportés par les historiens, peu de gens se sont avisés d'en attribuer la cause à l'amour (AG 193).

L'interprétation galante de l'Histoire s'inscrit bien dans le cadre de la nouvelle historique, car comme le confirme la romancière,

nous ne voyons jamais que celle [la face du monde] qu'il plaît à un auteur de nous montrer. Mais, sans craindre de nous écarter davantage du droit chemin, nous pouvons toujours mêler un peu d'amour aux incidents qui nous paraissent les plus éloignés de cette passion, car, à prendre bien les choses, il n'y a guère d'aventure, quelque tragique qu'elle paraisse, dont les *Annales galantes* ne pussent devenir la chronologie historique (AG 193-194).

La vérité historique ne consiste pas à noter un fait mais à découvrir sa cause qui se cache toujours dans le cœur de l'homme. Toutes les actions humaines résultent des sentiments et c'est eux qu'il faut chercher à découvrir. La nouvelle galante se le propose et « ce qui n'était qu'un 'jeu d'esprit' » — l'écriture galante de l'histoire — relevait une part occulte mais déterminante de l'histoire »<sup>7</sup>.

De même, chez Saint-Réal, « l'usage moraliste » de l'histoire est de montrer les drames que cause la passion amoureuse. Selon la conception de son époque, l'amour est la source des malheurs des protagonistes : il les rend abattus ou cruels, incapables d'agir ou agissant sans réfléchir. Par amour pour la reine, Dom Carlos oublie ses ambitions et prend le risque de rester à la Cour. Au lieu de partir pour la Hollande prendre soin de sa gloire et apaiser par son absence le soupçon jaloux de son père, Dom Carlos n'arrive pas à s'éloigner de sa bien aimée. Quand enfin il se déclare en faveur de la noblesse des Pays-Bas, il n'a pas suffisamment d'énergie pour la secourir efficacement, attire sur lui la colère des Inquisiteurs et tarde tellement qu'il se fait arrêter par son père jaloux et envieux de ses éventuels succès.

De plus, leur amour pour la même femme pousse le père et le fils à la rivalité. Philippe II soupçonne Dom Carlos et Élisabeth de s'aimer. Même s'il n'en a aucune preuve, son fils lui paraît de plus en plus suspect. Ensuite, trompé par les apparences, incité par les ministres jaloux et surtout par son « esprit troublé de jalousie » (DC 239), il fait assassiner le marquis de Posa qu'il croit à son tour être l'amant de sa femme. Après le crime, il n'est pas sûr d'avoir fait tuer l'amant ou le confident de la reine et décide que de toute façon, les deux hommes doivent être coupables. Son aversion pour son fils augmente et scelle le sort de celui-ci. Mêlée à la rivalité politique, cette haine amène le roi à donner à Dom Carlos l'ordre de se suicider.

Dans la nouvelle, tous les Grands perdent leur statut d'êtres parfaits, ils ont des défauts et des faiblesses comme tout un chacun. Les intrigants Ruy Gomez, son épouse, la princesse d'Eboli, Dom Juan d'Autriche et d'autres personnages influents à la Cour dirigent les actions du roi, complotent, ne pensent qu'à leurs intérêts. Le roi espagnol est méchant et ridicule. Sous la plume habile de Saint-Réal, ce ridicule devient une arme efficace pour compromettre encore plus les Grands. Philippe II est même jaloux à la seule pensée que Dom Carlos aurait pu gagner la gloire s'il avait été gouverneur des Flandres. Il recourt à des stratagèmes enfantins et devient objet de moqueries. L'attitude du monarque ne correspond pas à l'idée qu'on a d'un comportement royal, mais elle est conforme au caractère du personnage créé par Saint-Réal. Séduit par la véracité psychologique, le lecteur fait confiance au romancier et garde en mémoire une image terrifiante et ridicule à la fois du monarque espagnol, tout en oubliant les sources historiques qui dénoncent la maladie mentale et les tares physiques de Dom Carlos.

---

<sup>7</sup> N. Grande, *Le Rire galant*, H. Champion, Paris 2011, p. 230.

Philippe II est présenté comme « naturellement jaloux de son autorité et effrayé de l'ambition de son fils » (DC 234) et il a une « inclination naturelle à répandre le sang » (DC 242). Son histoire permet à Saint-Réal de montrer le monde du pouvoir sans aucune complaisance et correspond à ce que René Démoris appelle « l'envers du discours officiel » et « une déconstruction de l'histoire officielle, dont le roi régnant n'est pas à l'abri »<sup>8</sup>. Ce que Saint-Réal appelle « l'usage moraliste » de l'Histoire donne une autre dimension à la fiction et la met au rang des textes engagés démasquant les défauts du pouvoir, allant même jusqu'à désacraliser le personnage du roi. La « démolition du héros » passe ainsi par le biais du roman historique.

Comme dans la nouvelle tous les coupables meurent, le message moral de l'auteur est clair : les crimes sont toujours punis. Saint-Réal termine son ouvrage en des termes touchants et pathétiques faisant penser plus à une oraison funèbre qu'à une nouvelle faite pour le divertissement des lecteurs : « Ainsi furent expiées les morts à jamais déplorables d'un prince magnanime et de la plus belle et plus vertueuse princesse qui fut jamais. C'est ainsi que leurs ombres infortunées furent pleinement apaisées par la fin malheureuse de tous les complices de leur trépas » (DC 264). L'histoire sert désormais de leçon reconfortante et moralement juste : le crime est toujours puni.

Comme Saint-Réal, Mme de Villedieu montre les hommes du pouvoir sans complaisance : ils sont jaloux, vaniteux, méchants. Mais le ton des *Annales galantes* est volontairement amusé et ironique. Dans « L'Amour conjugal », le duc et la duchesse de Modène s'aiment et forment un couple uni. Comme les unions matrimoniales heureuses sont rares et leur bonheur fragile, le drame ne tarde pas à arriver. L'empereur Othon III tombe amoureux de la duchesse et l'impératrice s'éprend du duc. Leurs sentiments n'étant pas partagés, la jalousie et la cruauté les pousse à assassiner le duc. La duchesse ne sait pas qui des deux en a donné l'ordre et décide de tuer les deux coupables présumés. Le récit dramatique est interrompu par la romancière : « Je ne rapporterai point ici les moyens dont elle se servit pour y parvenir. Les catastrophes tragiques ne sont pas du caractère des *Annales galantes* » (AG 118). Mme de Villedieu renvoie le lecteur à l'Histoire qui décrit les événements sanglants. Comme la vengeance de la duchesse est moralement condamnable, la romancière fait un clin d'œil au lecteur et lui rappelle que le caractère galant de son ouvrage l'oblige à préserver la bienséance et à interrompre un récit qui s'en écarte.

De même, un sentimentalisme trop poussé est banni de la nouvelle galante qui doit amuser avec délicatesse, inciter à la réflexion morale et éviter de toucher excessivement. Quand dans « La Religieuse » il est question d'un adieu tendre des amants, Mme de Villedieu coupe court : « Cet endroit ferait une beauté merveilleuse

<sup>8</sup> R. Démoris, « Aux origines de l'homme historique », [dans :] P. Ronzeaud (dir.), *Le Roman historique*, PFSC 15, p. 31.

dans un roman et je me garderais bien de le passer sous silence, si c'était un roman que cette histoire, mais le style des annales ne s'accorde pas avec ces sortes d'ornements et je renvoie le lecteur curieux des adieux passionnés au *Cyrus* ou à la *Clélie* » (AG 186). Son ironie au dépens de ces romans ne sert qu'à montrer le sérieux de la nouvelle historique, plausible et basée sur la vérité, et la futilité du roman sentimental : une pure fiction accusée de corrompre les âmes. La version galante de la nouvelle historique veut s'apparenter plus à l'Histoire qu'au roman.

Le caractère galant des nouvelles consiste aussi à mêler des genres différents, stratagème particulièrement apprécié des mondains. Mme de Villedieu parseme son texte de maximes parlant le plus souvent de la nature de la passion amoureuse : « L'Amour est agréable sous toutes les formes où il veut se mettre » (AG 59), « Que la femme soit aimée, ou qu'elle soit indifférente, son infidélité est toujours également fâcheuse pour un homme de cœur » (AG 150). Outre les maximes glissées dans le texte, *Les Annales galantes* contiennent des maximes sous formes versifiées (AG 75, 89, 103, 107, 136–137, 146–147, 174, 195)<sup>9</sup>, deux madrigaux (AG 79, 349), une chanson (AG 70), plusieurs poèmes (AG 61-62, 119, 132, 144, 159, 211–213)<sup>10</sup>, des billets (AG 156, 183, 261, 310, 311), des histoires insérées (AG 63, 296). Toutes ces formes sont typiques de la littérature galante et donnent au texte un caractère vivant et moralisateur sans didactisme trop pesant.

La fiction galante mélange également les registres : on voit se succéder des scènes drôles, bouffonnes même, et des scènes sérieuses. Dans « Les Beaux-Frères », l'épisode où la comtesse de Toulouse a peur de s'approcher d'un livre qu'elle croit possédé par les démons rappelle les scènes typiques de la farce (AG 143), mais elle se termine par l'arrivée inattendue du mari jaloux, arrivée qui n'a rien de comique.

La présence de l'auteur est indispensable dans un texte moraliste. Chez Saint-Réal, elle prend plusieurs formes. Outre une fin édifiante commentée par le romancier, les maximes morales jalonnent le texte et donnent à l'écrivain le statut de sage connaissant parfaitement la nature de l'amour : « Comme il n'est point de forme sous laquelle l'amour ne se déguise pour s'insinuer dans un cœur, non pas même celle de la raison et de la vertu » (DC 205), la nature humaine : « il est impossible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on est véritablement touché » (DC 211) ou « On n'arrive au crime que par degrés, de même qu'à la vertu » (DC 226) et les relations à la Cour : « Il n'y a rien de si secret dans les Cours qui ne soit su par quelques gens dont on ne se défie point » (DC 242). Introduites de manière variée dans le récit<sup>11</sup>, elles permettent au narrateur de faire appel à l'expérience du lecteur, de lui faire partager son jugement, et d'entremêler ainsi le monde fictif de la nouvelle et l'univers réel du lecteur.

<sup>9</sup> Elles sont numérotées.

<sup>10</sup> Une épitaphe, p. 274.

<sup>11</sup> Cf. G. Verdier, « Masculin/Féminin : la réécriture de l'histoire dans la nouvelle historique », [dans :] N. Boursier, D. Trott (dir.), *La Naissance du roman en France*, Biblio 17, 1990, p. 46.

Saint-Réal ne sort pas du registre pessimiste. Même quand il décrit une réunion galante, l'ambiance reste morose. Ce qu'il appelle « une raillerie » aboutit au drame. La veille d'un tournoi, Élisabeth réunit chez elle un groupe d'élus. Comme la reine n'a pas de chevalier qui porterait ses couleurs, le marquis de Posa

qui était en possession de plaisanter auprès d'elle, lui dit avec un sérieux admirable qu'il fallait qu'elle s'en prît à la nature et que, si elle était belle comme les autres, elle aurait trouvé quelque cavalier [...]. Toute la compagnie applaudit à cette raillerie, et la reine reprit aussi sérieusement que lui que, pour le punir de son insolence, elle lui commandait d'être son chevalier afin qu'il eût honte de servir la moins belle dans la troupe (DC 240).

La reine est bien entendu la plus belle de la compagnie, et de plus, elle a suffisamment d'esprit pour ne pas se sentir offensée par ces paroles audacieuses et y répondre en éveillant l'admiration de tous. Malheureusement, le roi jaloux considère ce qui vient de se passer comme un artifice de l'amant de sa femme. Comme le marquis gagne le tournoi, Philippe II est fou de rage et donne l'ordre de le poignarder en cachette.

La nouvelle pratiquée par Mme de Villedieu se caractérise aussi par un réalisme social et, même si l'action est placée dans une époque éloignée, l'auteur fait des allusions à l'actualité. Citons comme exemple « La Religieuse » où un sujet brûlant d'actualité, l'enfermement des jeunes filles dans les couvents, fait même oublier le cadre historique. Constance est religieuse par obéissance et non pas par vocation. Le prince Henri tombe amoureux d'elle, il fait venir avec lui trois autres jeunes seigneurs qui séduisent les sœurs responsables des lieux stratégiques pour son entreprise : la Portière du couvent, la sœur qui surveillait les parloirs et celle qui éveillait les autres. Le couvent devient un lieu galant où l'amour fleurit sans que la mère supérieure se rende compte de quoi que ce soit.

De plus, au début de la nouvelle, la romancière fait une allusion évidente aux *Lettres portugaises* de Guilleragues parues en 1669 et parle du pouvoir séducteur du voile. Nous apprenons que le prince Henri « n'a pas été le seul qui se soit fait un ragoût de la simplicité du voile. Il y a des gens dont l'amour ne trouve le faible que sous cette figure, et nous avons vu courir des lettres de nos jours qui nous ont appris qu'il n'appartient qu'à une religieuse de parler d'amour en termes affirmatifs » (AG 172). Et Mme de Villedieu de continuer sur un ton amusé et ironique : « La galanterie monacale a ses lois et ses rubriques à part ; elle ne souffre ni fêtes d'éclat ni assiduités apparentes ; il faut attaquer les places de cloître à la sourdine. Mais, comme la bienséance religieuse ne permet aucuns pas inutiles, tous ceux qu'on fait arrivent au but » (AG 172). Le ton railleur démasque l'hypocrisie : on peut tout faire dans un couvent à condition de le cacher, et les nonnes sont des proies faciles pour les séducteurs.

D'ailleurs, la romancière ne laisse au lecteur aucune illusion sur la nature des êtres humains : Constance est sensible aux avances du monarque, l'Empereur feint d'être un fidèle exemplaire en faisant de nombreux dons au couvent juste

pour voir Constance sans difficulté, il recourt au chantage pour la forcer d'accepter ses avances et ne se soucie pas du tout des sentiments de son fils.

Mme de Villedieu suit la trace de Molière qui, en raillant, dénonçait les défauts de la société. Dans « Les Fraticelles », ouvrage décrivant un ordre religieux créé pour offrir aux femmes une possibilité de tromper plus facilement leurs maris jaloux, elle s'attaque à l'hypocrisie religieuse que Molière persiflait dans *Tartuffe* (AG 225-228)<sup>12</sup>. Avec une grande habileté, la romancière adapte une histoire du Moyen Âge pour traiter l'actualité, et elle se montre même plus virulente dans la critique des dévots hypocrites que ne l'était Molière<sup>13</sup>.

Mme de Villedieu traite aussi le problème épineux du mariage. Critiqué par les précieuses, le mariage est dans tous les romans source de malheurs et, aussi bien dans les salons que dans le roman, n'a rien à voir avec l'amour galant. La romancière le rappelle aussi en commençant « Les Beaux-Frères » : « Voilà un commencement d'année galante bien peu galant en apparence, l'amour de ces six personnes débute par le sacrement » (AG 132). Dans « L'Adolescent », on trouve des « Articles du mariage clandestin » qui préconisent l'union libre, sans contrainte sociale, de deux êtres égaux et, dans « Dulcin », il est question du droit au divorce qui, le croit-elle naïvement, sauverait les couples : « le désir de changer cesse entièrement sitôt qu'il est permis de le faire » (AG 319). Le couvent galant, les maris cocus, les religieux libertins, les monarques ridicules, tous ces thèmes et la façon de les traiter apparentent la nouvelle historique de Mme de Villedieu à une farce galante ou au roman comique qui, jusque là, était le seul genre romanesque à aborder les problèmes sociaux. La nouvelle historique dans sa version galante apparaît comme un genre précurseur annonçant le roman de mœurs à venir.

*Le Prince de Condé* répond à la caractéristique de la nouvelle historique et de la nouvelle galante. Boursault y adopte la stratégie de Mme de Villedieu, de Saint-Réal, et lui aussi mélange adroitement l'histoire et la fiction. Tous les personnages du roman sont authentiques, le caractère brusque, le courage, l'attitude volage du prince de Condé sont conformes à l'histoire. Même si Boursault ne ment pas en parlant de la liaison amoureuse du prince avec la maréchale de Saint-André, il en invente toutes les péripéties. Comme les autres auteurs, le romancier explique la grande Histoire par l'histoire privée des héros qui échappe aux historiens. La mort de Condé serait pour lui l'effet de la vengeance d'une femme dont l'amour a été trahi.

Le malheur du prince est annoncé dès le début du texte et prend la forme d'une maxime morale désignant le coupable du drame : « L'amour ne fait pas moins de malheureux que la fortune. On a vu de grands hommes résister courageusement à tous les assauts de la fortune, qui n'ont pas eu la force de résister à la moindre

<sup>12</sup> Introduction.

<sup>13</sup> Cf. E. Keller-Rahbé, « Représenter la parole historique au XVII<sup>e</sup> siècle : stratégies de deux romanciers-historiens, Mme de Villedieu et Saint-Réal », *XVII<sup>e</sup> siècle* 246, 2010, p. 131.

attaque de l'amour »<sup>14</sup>. Conformément à l'usage de l'époque, des maximes morales sont introduites dans le texte de la nouvelle et concernent l'amour et ses lois. Par exemple : « Deux rivaux ne sont pas longtemps sans se haïr, et quelque forts que puissent être les nœuds du sang, l'amour vient facilement à bout de les rompre quand ils servent d'obstacle à ses desseins » (PC 320).

Les formes galantes, maximes et passages versifiés sont moins fréquents chez Boursault que chez Mme de Villedieu. On peut tenter l'hypothèse qu'Edme Boursault a suivi l'exemple de la romancière, mais qu'il a limité le mélange de genres et a accentué le côté grotesque des aventures. Si Mme de Villedieu peut être considérée comme fondatrice de la version galante de la nouvelle historique, Boursault y apporte une tonalité encore plus ironique et parfois même burlesque. Il ne s'agit pas de burlesque lexical qui consiste à parler d'un sujet élevé avec des termes bas ou vulgaires, mais à représenter des personnages nobles vivant des aventures basses.

On peut distinguer deux parties dans *Le Prince de Condé* : dans la première, le héros est épris de la fille du maréchal de Saint-André, dans la seconde, de l'épouse de celui-ci. C'est dans la première que Boursault met son héros dans une situation comique et indigne d'un grand personnage. Jaloux, le prince de Condé se cache la nuit sous un lit, espérant découvrir ainsi à qui Mlle de Saint-André a donné un rendez-vous amoureux. On voit ce grand personnage gratter à la porte, inspecter la chambre l'épée à la main, tâter toutes les chaises pour « voir si quelqu'un ne s'y serait point endormi » et se mettre sous le lit où il a « toutes les peines du monde à se loger si étroitement » (PC 281). De plus, sa montre se met à sonner et comme il a du mal à sortir de sa cachette, il la casse. Il se morfond, essaye de deviner l'identité de son rival. Finalement, Mlle de Saint-André vient en compagnie du roi, François II. Le prince est terrifié, imagine ce qui peut lui arriver si on le découvre, mais le lecteur est plutôt amusé qu'effrayé par l'image de Condé qui « se repentait pendant qu'on déshabillait le roi et son amante » (PC 283). Heureusement pour lui, le rendez-vous est interrompu car la reine fait une fausse-couche.

Avant l'arrivée des amants, Condé, caché sous le lit, fait des réflexions sur sa « posture indigne d'un si grand homme et son cœur aussi bien que sa qualité s'indignait de ce que sa passion lui faisait faire » (PC 282). Mais, rapidement, il constate avec une fierté ridicule que « sa gloire était sur un pied à ne pas pouvoir être décriée, que la posture la plus indécente cessait de l'être quand elle lui devenait utile ». Il est difficile de voir dans cette attitude la grandeur du personnage. Même si le héros anticipe lui-même le regard ironique du lecteur<sup>15</sup>, il se montre puéril et ridicule quand il continue « que le galant qu'il allait surprendre était peut-être le plus grand de ses ennemis, et qu'il serait honteux qu'un scrupule qui est

<sup>14</sup> E. Boursault, « Le Prince de Condé », [dans :] R. Guichemerre (dir.), « *Dom Carlos* » et autres nouvelles françaises du XVII<sup>e</sup> siècle, Gallimard, Paris 1995, p. 273. Désormais toutes les références à cette édition seront présentées dans le texte sous la forme suivante : (PC 273).

<sup>15</sup> Ch. Zonza, *op. cit.*, p. 108.

ordinairement le partage des petites âmes, lui fit perdre une occasion de se venger » (PC 282). Boursault amuse le lecteur en mentionnant le désir de Condé de se venger doublement, de l'amante et de l'ennemi, et que le prince pense prouver son courage en supportant l'inconfort sous le lit.

La plume satirique de Boursault n'épargne personne, ni le roi, ni Catherine de Médicis : le roi est soumis à ce que lui dit sa mère et pense, comme le constate avec humour Boursault, « que la sagesse d'un jeune roi consistait à goûter plus de plaisir que le reste de ses sujets » (PC 275), et la reine aime trop gouverner pour laisser la place à son fils, elle l'incite à profiter de la vie et encourage ses amours.

L'ironie qui concerne l'actualité, le mariage en l'occurrence, donne le ton à la nouvelle dès la première page. Boursault se moque des idées à la mode bannissant l'amour du mariage et explique ainsi le manque d'amour du prince pour sa femme : « mais dès ce temps-là, la délicatesse commençait d'aller jusqu'à l'excès ; les galants de profession, du nombre desquels était le prince de Condé, craignaient d'être accusés d'aimer leurs femmes, et nommaient cette vertu une de celles qui n'étaient plus à l'usage des honnêtes gens » (PC 274).

Le moralisme de Boursault est souvent ironique et mordant. Lui-aussi attaque l'hypocrisie religieuse et persifle la fausseté et la méchanceté humaines. Il caractérise ainsi la femme de Coligny : « C'était une véritable huguenote, et qui avait un si grand zèle pour la gloire de sa religion que, pour le service de Dieu, il n'y avait point d'injustice qu'elle ne fût prête de commettre » (PC 286). De plus, elle fait ses prières dans une ruelle, lieu de galanterie et non pas de culte. Son hypocrisie se manifeste surtout quand elle se fait lire la lettre censée compromettre Mlle de Saint-André parce qu'elle veut la faire voir adroitement à la reine qu'elle assurera de ne l'avoir jamais lue : « Si je lisais moi-même, ajoute-t-elle, je n'aurais plus la liberté de jurer ; car pour un empire je ne voudrais pas blesser ma conscience » (PC 286–287). Les personnages historiques sont porteurs de vices que tous les romanciers-moralistes voyaient chez leurs contemporains, certes, mais la tonalité satirique chez Boursault semble être encore plus forte que chez Mme de Villedieu.

Les trois auteurs donnent aux personnages historiques une existence psychologique, tous mêlent l'histoire et la fiction et font des références à l'actualité. Le roman historique du XVII<sup>e</sup> siècle cherche moins à décrire une époque éloignée qu'à peindre sous un voile commode la société contemporaine et à légitimer le genre romanesque. L'Histoire fournit tout un éventail d'exemples de comportements et d'actions véritables qui se prêtent bien à l'interprétation et qui, en même temps, cautionnent la vraisemblance du récit romanesque.

La nouvelle historique, dans sa version moraliste, galante ou burlesque, enseigne à raisonner sur les causes historiques et transmet une leçon morale universelle, mais avant tout, c'est un genre dissident, suffisamment libre pour pouvoir critiquer la cruauté des hommes de pouvoir, pour vilipender le ridicule et attaquer les défauts de la société. L'humour ironique accentue la portée du message et convient bien aux lecteurs mondains. Le succès du roman au XVII<sup>e</sup> siècle est

certainement dû à ce mélange adroit de l'Histoire et de la fiction, mais la variété de formes des nouvelles historiques annonce surtout l'évolution du genre romanesque. La voie du roman psychologique et du roman de mœurs est désormais ouverte.

### BETWEEN MORALITY, GALLANTRY, AND BURLESQUE: THE HISTORICAL SHORT STORY IN THE SEVENTIES OF THE SEVENTEENTH CENTURY

#### Summary

Using as examples *Dom Carlos* by Saint-Réal (1672), *Les Annales galantes* by Mme de Ville-dieu (1670) and *Le Prince de Condé* by Edme Boursault (1675), in the present article I discuss three aspects of 17th-century historical short stories: the role of the moral lesson they teach, gallantry and burlesque. I demonstrate that the authors of historical short stories attempt to reinterpret historical events and mix historical facts with fiction, while making references to the times they lived in. Historical short stories, by no means, describe ancient history; rather, they present contemporary events under historical guise. Their moral message is universal as these stories portray human nature and social vices. Ironic humour and burlesque, which underscore importance of this message, are popular with readers and make the work carry the intended message in a clear way. The variety of forms of these short stories opens up the path for new subgenres of the novel, namely for the psychological novel and for the novel of manners.

**Key words:** French historical short story, seventeenth century, morality, gallantry, burlesque, Mme de Ville-dieu, Saint-Réal, Boursault.